

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 33

Artikel: Le chant du coucou
Autor: Toudouze, Gustave
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183856>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Respectez le palais, protégez la chaumière ;
Dans les fardeaux d'autrui, prenez votre moitié ;
N'oubliez pas que Dieu, quand il fit la misère,
Bien vite au cœur du riche envoya la pitié.

Pour être heureux et fier dans cette vie,
Laissez monter votre âme vers le bien ;
Hors lui, mon fils, rien n'est digne d'envie ;
Sans lui, mon fils, tout le reste n'est rien !

Ces simples paroles d'une mère à son fils, dites avec un grand talent, touchèrent tous les coeurs, et la collecte fut fructueuse au-delà de toute espérance.

La chanson devient quelquefois une force avec laquelle les souverains, qu'ils s'appellent rois ou partis, doivent compter.

Quand Rouget-de-l'Isle fit la *Marseillaise* d'un cri de son cœur, il ne se doutait pas qu'il mettrait une arme aussi redoutable entre les mains du peuple français.

C'est que la *Marseillaise* est plus qu'une chanson, c'est un formidable cri de guerre. Depuis les soldats de la première République française, qui, aux accents de la *Marseillaise*, — pour me servir de l'expression de Barbier, — « se riaient à l'immortalité ; » combien de fois cette chanson terrible et sublime n'a-t-elle pas servi d'appel aux armes.

Elle ranimait les timides, enflammait les courages et faisait des héros avec des soldats d'un jour. Mais, à force de provoquer l'enthousiasme, de soulever les flots populaires, à force de demander du sang au pas de charge et à grands cris, d'amasser des haines, d'exalter le patrio-tisme jusqu'à la rage, la *Marseillaise*, géante inconsciente et sauvage, poussait les soldats à la gloire et la populace au crime.

Tour à tour, patriote ou révolutionnaire, elle a servi la Monarchie et la République, le despotisme et la liberté.

Elle a vu des jours brillants et des lueurs sinistres, tantôt président à la victoire, tantôt excitant au massacre.

Fanal et avant-garde de tous les régimes, la *Marseillaise* a arboré le drapeau rouge, après le drapeau tricolore !

Dans nos différents services militaires, rien n'est plus propre que la chanson à tromper les fatigues des grandes marches, égayer la halte et rendre le bivouac joyeux. Le refrain patriotique, comme la *Fanfare guerrière*, enflamme l'enthousiasme du jeune soldat. Le chant emprunte à l'uniforme quelque chose de plus décidé, de plus viril, de plus solennel. C'est le moment le mieux choisi pour chanter les grandes beautés de la patrie, notre amour pour elle, les vertus de nos ancêtres et notre attachement au drapeau fédéral.

Aussi, ce n'est pas sans émotion que le soir, autour des feux de bivouac, officiers et soldats chantent des refrains comme celui-ci :

Salut, orgueil de la patrie !
Drapeau du pacte fédéral,
Pour toi, les fils de l'Helvétie
Ont pris leur essor libéral.

Salut ! salut ! salut ! vieux drapeau fédéral.

J'ai esquissé à grands traits le bien que peut faire la chanson et quel que soit le but du chanteur, d'émouvoir, d'exciter l'enthousiasme, d'amuser ou seulement de faire rire son auditoire, — ce but est bon. Oui, je le répète, exciter le bon, le franc rire, c'est faire du bien, à condition qu'on ne rie pas aux dépens de la morale.

L. C.

LE CHANT DU COUCOU

I

Dix heures viennent de sonner à toutes les horloges de la petite ville de H***, dans le canton de Berne, et une ondulation métallique semble encore vibrer dans l'air, se prolongeant de maison en maison et de rue en rue, pour indiquer que la matinée s'avance. Les rues se peuplent de passants, ouvriers, bourgeois, travailleurs ou flâneurs, riches ou pauvres, cette petite ville étant comme une réduction des plus grandes capitales ; les marchands découvrent leurs étalages et enlèvent la poussière de la nuit, les cancans roulent d'une porte à l'autre au milieu de l'activité universelle et chacun, en se souhaitant le bonjour, dit un peu de mal de l'un, beaucoup de l'autre et en pense plus encore peut-être de son interlocuteur : vous le voyez, c'est toute la société en petit.

« Dix heures ! — s'écrie le gros et puissant boucher Hermann, dont l'éponge vigoureusement maniée fait briller les plaques de marbre blanc où s'étaleront les quartiers de bœuf et de mouton, — dix heures ! et notre voisin Samuel Stauffer sommeille encore ; c'est fort étonnant ! »

Sa figure colorée aux fibrilles rouges, à la mâchoire lourde et carrée, aux yeux d'un bleu pâle, exprime en effet un étonnement complet.

« Tiens ! vous avez, ma foi, raison, — répond l'épicier qui sort sur le pas de sa porte, tout en continuant de tortiller un long cornet de papier, et s'avance un peu pour se pénétrer plus matériellement du phénomène qui arrondit et élève les sourcils du boucher comme des arches de pont, — le boucher n'a pas enlevé un seul de ses volets et rien ne paraît bouger chez lui ; cependant son domestique, Jean Muller, est habituellement plus matinal et voilà la première fois que cette heure me voit levé avant lui !

— Bah ! pour les affaires qu'il peut faire le matin ! — Et puis, l'orage de cette nuit l'a sans doute empêché de dormir et il se rattrape maintenant.

— Et quelle tempête ! — reprend l'épicier, quelle tempête ! — J'ai à peine fermé l'œil : pan ! les volets qui battaient et secouaient leurs ferrures ; pouf ! une cheminée qui venait tomber dans ma cour. — J'ai rarement entendu pareil vent depuis que je fais le commerce ici.

— Sans compter, ajoute le boucher, le tonnerre, la grêle, la pluie et tout le tremblement : on eût dit que le diable conduisait la danse, ma parole ! »

Et il accentua sa plaisanterie d'un rire épais, qui secouait son ventre et ses épaules, tandis que les graisses de son menton et de ses joues avaient des tressautements convulsifs.

« Chut ! Hermann, ne parlons pas de celui-là ; ce n'est jamais sain, croyez-moi.

— Oh ! oh ! quel superstitieux compère vous faites, l'ami Bloch, il faut bien rire un peu.

— J'avoue que ce sujet de conversation me répugne toujours ; pensez-y, chaque fois que ce nom maudit est prononcé, il y a du malheur quelque part !

— Hé ! hé ! je ne l'ai jamais vu que dans ma bourse, ce coquin de diable, et je vous assure que dans ce cas je lui trouve fort mauvaise mine ! »

Le rire du boucher s'accentue en présence de la figure blême de son compagnon.

« Hermann ! Hermann !

— Vous avez peur, soit ! je me tais ; car vous finiriez par

me prendre pour l'ami au pied de bouc ! — Mais que peut faire ce vieux Samuel ?

— Nous devrions frapper chez lui, qu'en dites-vous ?

L'épicier indique du doigt, sans bouger de sa place, la demeure de Samuel.

Le boucher ne répond à son voisin qu'en sortant de sa boutique et en se dirigeant vers la petite maison qui fait le sujet de sa conversation avec l'épicier.

N'ayant qu'un étage surmonté d'un grenier, elle semble dissimuler entre les autres constructions son toit en pointe, couvert de tuiles vernissées, et se tenir accroupie d'un air vieillot et rapetassé ; la boutique, qui en occupe tout le rez-de-chaussée, a ses volets de bois plein solidement fixés par de larges barres de fer et la porte d'entrée sous l'enveloppe de ses verrous garde un silence inaccoutumé. — Au premier étage les volets calfeutrent hermétiquement les fenêtres, et cette maison aux yeux clos, au milieu du réveil de la matinée et du mouvement de la rue, prend un aspect funèbre. Sur le toit, la girouette rouillée que tourmente le vent jette de temps à autre un cri aigu, semblable à la plainte d'un pétrel à travers l'ouragan qui bouleverse la mer.

Le boucher heurte du poing les planches et écoute l'écho transmettre ce coup solitaire à travers les corridors de la maison. Il attend quelques minutes, frappe de nouveau, appelle vainement de sa voix la plus forte : rien ne répond. — Une vague terreur envahit sa poitrine et fait battre son cœur d'un mouvement plus précipité, sans qu'il se rende bien compte de l'influence qu'il subit. Il se sent sous l'impression de ce silence seulement interrompu par le cri irritant et triste de la girouette et n'ose même plus frapper.

« Rien ! pas de réponse ? » lui crie Bloch de loin.

Puis l'épicier s'avance lentement, poussé par la curiosité ; mais ses gros yeux ronds trahissent un commencement d'épouvante difficilement contenue et balancée par le désir de savoir.

« Rien ! c'est extraordinaire.

— Craignez-vous un malheur, Hermann ?

— Je ne m'explique vraiment pas cela.

— Comment se fait-il que ni Samuel Stauffer, ni son domestique Muller ne répondent à nos appels ?

— Seraient-ils morts tous deux ?

— Bloch ! je pense que notre devoir est de faire venir le commissaire ; attendez-moi là, je vais envoyer un de mes garçons. ■

Quand le commissaire arriva, accompagné d'un de ses hommes de police, d'un serrurier et d'un chirurgien, il fut obligé de traverser une foule compacte qui s'amassait de minute en minute, interrompant la circulation, battant les murs comme les flots d'un fleuve débordé et montrant un vif désir de connaître le mystère qui la tenait ainsi en suspens.

Bloch et Hermann interrogés, la serrure fut démontée en quelques instant, la porte ouverte ; les regards avides et épouvantés plongèrent alors dans le sombre magasin.

Tout y prêtait au mystère, l'obscurité donnant à cet entassement d'objets hétéroclites des formes étranges, d'invisibles constructions. Le juif Samuel Stauffer achetait et vendait de tout, quincaillerie, meubles, bibelots artistiques, nouveautés ou antiquités, orfèverie, ustensiles de ménage, tout lui était objet de commerce ; il y avait là les choses les plus diverses et les plus discordantes, sans doute pour mieux faire mériter au magasin du vieux juif l'appellation hébraïque de Capharnaüm... Une poussière épaisse, une sorte de cendre séculaire et toujours respectée, saupoudrait le tout, adoucissant les contours, arrondissant les angles, donnant un velouté étrange aux ferrailles les plus rébarbatives, et l'araignée, travaillant sans crainte, avait fini par réunir, à l'aide de ses fils industrieusement disposés, les étoffes aux bronzes, les meubles aux tableaux, les bijoux aux porcelaines.

La porte confiée à la garde de deux hommes pour interdire l'entrée et empêcher l'invasion des curieux, le commissaire pénétra dans le magasin conduit par l'épicier et le boucher, tous deux familiers du logis, et suivis du chirurgien

ainsi que de deux autres hommes de police pour le cas de main-forte.

Le rez-de-chaussée ne présentant rien d'anormal, ils s'engagèrent dans l'escalier, marchant lentement l'un derrière l'autre et arrivèrent devant la chambre du juif.

(A suivre.)

C'était encore dans le bon vieux temps. Le pasteur d'un village de la montagne s'aperçut un dimanche matin qu'un étranger était entré dans son jardin pendant la nuit et lui avait dérobé quelques choux.

Affligé de cette découverte et préoccupé de l'idée de découvrir l'auteur de cet acte coupable, il s'en va procéder au culte. Avant de commencer il lève la main en s'écriant :

« Je monte en chaire pour jeter une pierre à celui d'entré vous, mes frères, qui m'a volé mes choux. »

A ces mots, au fond de l'église, se lève une femme qui se mît à crier :

Fo lo camp, Daniel, l'est bin capablio dè la t'acoulhi.

Théâtre. — Lorsqu'un artiste aussi célèbre que M. Rossi nous fait la faveur de venir jouer sur notre petite scène, on saisit l'occasion au vol, on y court sans se demander s'il fait trop chaud ou s'il fait trop froid. On y court afin que de pareils talents, sûrs d'être appréciés et accueillis avec empressement dans les petits centres, nous favorisent souvent de leur présence et ne deviennent point l'apanage exclusif des grandes cités. — Un public fort peu nombreux cependant assistait à la représentation d'*Othello*. Nous le regrettons vivement : Il n'est guère possible d'entendre, au théâtre, quelque chose d'aussi parfait et d'aussi beau ; il n'est guère possible d'interpréter avec plus d'art, d'énergie et de palpitable vérité, les situations éminemment dramatiques de l'œuvre de Shakespere. Tous ceux qui ont pu applaudir le grand tragédien, secondé du reste par une excellente troupe, n'oublieront jamais la soirée de mercredi.

Nous rappelons que les demandes de changement d'adresse doivent indiquer le numéro de la bande et être accompagnées d'un timbre-poste de 20 centimes.

L. MONNET.

ANNONCE

LES CAUSERIES DU CONTEUR VAUDOIS

En vente chez tous les libraires et chez L. MONNET,
rue Pépinet. — Prix : 2 fr.